Achille, un héros homérique, épris d'absolu

Nicolas Evzonas

► To cite this version:

Nicolas Evzonas. Achille, un héros homérique, épris d'absolu. *Topique - Revue freudienne*, 2013, 125 (4), pp.139. 10.3917/top.125.0139 . hal-02552971

HAL Id: hal-02552971

<https://hal.science/hal-02552971>

Submitted on 24 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Achille, un héros homérique épris d'absolu

Nicolas Evzonas

Peu d'hommes sentent monter en eux un besoin d'agir assez fort
pour se dresser avec flamme dans la plénitude de leur cœur [...]
les héros peut-être et les élus du précoce trépas [...]
Étrangement proche des jeunes morts est le héros. Durer
ne touche pas.

(R.M. Rilke, *les Élégies de Duino*, VI, trad. J.-F. Angelloz)

INTRODUCTION

Achille : le langage courant, commettant un « saut » de prononciation et une erreur d'anatomie, a fait de son « talon » (au lieu de son « tendon ») le symbole de notre part de vulnérabilité. Cette métaphore trouve son origine dans une ancienne légende dont la première trace provient d'une épopée latine inachevée dont une partie seulement nous est parvenue, l'*Achilléide* de Stace (I^{er} siècle de notre ère), qui relate comment la nymphe marine Thétis plonge son fils Achille, enfant, dans le fleuve des Enfers en le tenant par le tendon de la cheville, afin de le rendre invincible. Achille devint ainsi invulnérable partout où l'eau avait touché sa peau, donc hormis au niveau du tendon, son point faible. Selon l'une des versions du récit, c'est d'ailleurs là précisément que la flèche mortelle d'un ennemi troyen épaulé par le dieu Apollon le frappa.

Si d'innombrables poètes s'emparèrent du personnage mythique d'Achille, c'est l'*Illiade* d'Homère, qui contribua à populariser les aventures de ce héros réputé le plus valeureux guerrier de la Grèce Antique. Œuvre monumentale composée de quelque 16 000 vers et considérée comme la « scène primitive »

de la littérature occidentale et aussi la matrice de la conception occidentale de l'héroïsme ¹, l'*Illiade* appartient au genre de l'épopée, le plus noble et le plus élevé de la hiérarchie des genres littéraires selon les Anciens. Une épopée célébrait un héros ou un grand événement, était psalmodiée au son de la lyre et se caractérisait, par rapport au genre lyrique (où seul l'auteur parle) ou au genre dramatique (où seuls les personnages parlent), par l'alternance de propos du narrateur et des personnages ². L'*Illiade* s'inscrit dans le Cycle troyen, à savoir dans l'ensemble d'épopées qui illustre la fameuse guerre de Troie dont la réalité historique demeure aujourd'hui encore incertaine. La guerre étant évidemment l'affaire des hommes dans ce type de société, l'héroïsme dans l'*Illiade* se rattache à une mythologie du masculin.

Il faut souligner d'emblée que l'univers guerrier dépeint dans l'*Illiade* constitue une *représentation* structurée, qui, empruntant ses éléments à des phases successives de la culture hellénique, « reflète » non pas directement la société mais la vision que le poète-chanteur – l'aède – en avait vers le VIII^e siècle avant J.-C., ainsi que celle des aristocrates qui se plaisaient à l'entendre chanter ³. Par conséquent, en dépit de l'approche simpliste et « marxiste » qui veut qu'une œuvre d'art soit une image du contexte social qui l'a fait naître, à l'instar de sa langue composite, artificielle que nul n'a jamais parlée ⁴, le monde homérique n'a jamais existé tel quel : il s'agit avant tout d'une fiction dotée d'une cohésion narrative qui lui est propre, imprégnée au premier chef par l'idéalité héroïque dont le ressort fondamental plonge ses racines dans le besoin anthropologique – préreligieux et préinstitutionnalisé – de croire ⁵. Achille constitue le modèle paradigmatique de cet idéal, illustrant aussi bien son narcissisme captivant que son envers sadomasochiste.

Notre contribution vise à éclairer certains aspects du « caractère ⁶ » complexe de ce héros emblématique qui, aux antipodes de Prométhée, symbole de la

1. À côté de la tradition occidentale issue d'Homère et théorisée par Aristote, qui comprend par exemple les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, l'*Énéide* de Virgile, la *Divine Comédie* de Dante ou le *Paradis perdu* de Milton, il existe des récits héroïques traditionnels issus de cultures variées, souvent tout à fait indépendantes du modèle homérique, comme l'épopée mésopotamienne de *Gilgamesh*, la *Mahābhārata* sanscrite et les Chansons de Geste du Moyen Âge européen. Sur ce sujet, cf. P. SAUZEAU, « L'*Illiade* », p. 9.

2. Cf. P. SAUZEAU, « L'*Illiade* », p. 10.

3. *Ibid.*, p. 11. Plus spécifiquement, sur la distinction aristotélicienne entre événements réels et faits représentés dans le récit homérique, cf. J.-P. VERNANT, « La tragédie d'Hector », p. IX.

4. Le dialecte épique fusionne des formes linguistiques de dates et d'origines différentes afin de répondre aux besoins spécifiques des aèdes. Sur cette question, cf. M. PARRY, « The Study of Homeric Style ».

5. Sur ce « Besoin de croire », cf. l'ouvrage éponyme de S. de MIJOLLA-MELLOR et l'*Incroyable Besoin de croire* développé par J. KRISTEVA.

6. La notion contemporaine du caractère est difficile à déceler dans cette forme précoce de poésie. Le caractère émerge et se forme au fil du temps tant dans l'Histoire de la littérature que dans le développement psychique de l'individu. Selon K. ARVANITAKIS (*Ψυχανάλυση και*
.../...

renonciation aux pulsions au profit de la culture d'après Freud⁷ (ou de la sublimation répressive selon l'extrapolation de Marcuse⁸), s'impose dans le récit homérique comme l'expression à la fois du déferlement pulsionnel antisocial et de l'autoréalisation sublimatoire. Si le genre épique se désintéresse en général de l'intériorité des personnages, ce qui rend l'interprétation de leur psychologie individuelle assez délicate, on perçoit volontiers Achille comme le porte-parole de vérités transindividuelles et transculturelles ou, mieux, comme le vecteur d'un mythe psychologique transhistorique se prêtant parfaitement à l'analyse. Ce mythe, que l'on pourrait ériger en emblème de la jeunesse⁹, est celui de l'« Éros de l'absolu ».

1. LA *MHNIS* ENCLENCHÉE PAR LA CONTESTATION SUR LES PRÉSÉANCES

Bien plus qu'une ode à la guerre et à la force, l'*Illiade* constitue un hymne à l'affect, voire un poème dédié au paroxysme de l'affect. Son vers inaugural donne le ton : « Chante, déesse, la colère [*μῆνις*] d'Achille, le fils de Pélée » (I, 1)¹⁰. Le thème annoncé du poème est la *μῆνις*, le courroux funeste, déferlant, durable¹¹, apanage de Zeus dans la *Théogonie* d'Hésiode et privilège réservé au seul Achille dans le corpus homérique, les autres mortels n'étant « habilités » qu'à éprouver des colères moins violentes¹². Au Commencement fut donc

.../...

Ὀμηρικὰ Ἔπη, p. 16), « dans les épopées, nous avons plutôt affaire à un monde baignant dans une fluidité psychique préœdipienne, le caractère étant en train de naître ». Cf. aussi les commentaires d'E. R. DODDS (*les Grecs et l'Irrationnel*, p. 26) sur la conception homérique de la personnalité. S'agissant de l'opposition entre l'épique et la psychologie propre au romanesque, cf. J. KRISTEVA, « Le roman adolescent », p. 173 sq.

7. Cf. l'analyse du mythe de Prométhée par FREUD dans l'article « Sur la prise de possession du feu », p. 191-196, ainsi que le recueil de textes inspirés par ce dernier dans le numéro 22 de *Libres Cahiers pour la psychanalyse*. Nous renvoyons également à la lecture séduisante du mythe de Prométhée faite par A. BIRRAUX, « Prométhée ou le devenir adulte », p. 391-401. En parfaite cohérence avec la problématique abordée dans le présent numéro de *Topique*, elle explore la nécessité pour l'adolescent de renoncer à sa toute-puissance infantile afin d'acquérir la maturité.

8. Cf. H. MARCUSE, *Éros et Civilisation*, p. 143-144.

9. Nous préférons le terme plus générique de « jeunesse » au détriment de celui d'« adolescence » culturellement plus marqué.

10. Nous utiliserons tout au long de cet article la traduction de l'*Illiade* par P. Mazon aux éditions des Belles Lettres (cf. notre bibliographie, HOMÈRE). Nous avons néanmoins effectué quelques légères modifications notées entre crochets afin de faciliter la compréhension du texte.

11. Selon une hypothèse étymologique proposée par les Anciens, la *μῆνις* est à rapprocher de *μένω* [rester, ne pas changer] puisqu'il s'agit d'un sentiment qui perdure. Cf. P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, s. v. *μῆνις*.

12. Sur la *μῆνις*, cf. les commentaires d'H. Monsacré dans l'apparat critique du texte original de l'*Illiade* (cf. notre bibliographie, HOMÈRE), t. 1, p. 3, n. 2. Cf. aussi la brillante analyse de cet

.../...

l'émotion : une violence, une rage, un déchirement analogues à ce que nous éprouvons à l'orée de notre vie psychique et lorsque nous régressons vers cette phase originaire, constitutive de notre Être. Le poète semble bien connaître cette correspondance entre l'affect archaïque et l'affect ultérieur, puisqu'il fait répéter par Achille les propos de ses compagnons de guerre effarés par son incontrôlable colère : « C'est donc de fiel que ta mère t'a nourri [χόλω ἔτρεφε]? » (XVI, 203).

Quant à l'incident qui réveille cette fureur primaire et qui, en même temps, fournit la matière de cette œuvre inaugurale de l'histoire de la littérature occidentale, il s'agit d'une querelle [ἔρις] au sujet d'une jeune femme qui repose en vérité sur un conflit de préséance entre deux chefs. Furieux qu'Apollon l'ait contraint à rendre sa captive Chrysis à son père, qui est l'un des prêtres du dieu, le roi Agamemnon enlève en guise de compensation Briseïs, la « part d'honneur » [γέρας¹³] allouée à Achille, le plus puissant des guerriers. Cet acte est attribué de manière récurrente dans le texte à un aveuglement causé par la force obscure que les Grecs personnifiaient et appelaient « Ἄτη » [Erreur/Folie], projetant ainsi « classiquement » une perturbation interne sur un agent extérieur¹⁴. Agamemnon se défendra d'ailleurs en ces termes : « Je ne suis pas coupable. C'est Zeus, c'est le Destin, c'est l'Érinys qui marche dans la brume qui, à l'assemblée, soudain m'ont mis dans l'âme une [irrépressible] Ἄτη » (XIX, 86-88). Il justifiera également son acte en soutenant qu'il est un « plus grand roi [βασιλευνότερος] qu'[Achille] et que, par [s]on âge, [il se flatte de passer] avant lui [γενεῇ προγενέστερος] » (IX, 160-161).

Achille, de son côté, défend son honneur de guerrier combattant en première ligne, risquant sa vie pour la prise glorieuse des villes et de leurs habitantes emportées comme captives¹⁵. Il accuse Agamemnon, le « roi des rois » qui tient son sceptre de Zeus en personne et qui appartient à une précédente génération, d'être un jouisseur cupide et un usurpateur, ce qui rappelle le père sexuellement vorace de la horde primitive qui jouit des femmes au détriment du clan des frères¹⁶ : « J'ai passé, moi, d'innombrables nuits sans sommeil, j'ai [consacré]

.../...

affect (consubstantiel à Achille) par C. DUMOULIÉ, *Fureurs : De la fureur du sujet aux fureurs de l'histoire*, p. 16-23.

13. Sur le privilège exceptionnel du γέρας qui constitue une prestation accordée à titre spécial, en reconnaissance d'une supériorité, soit de rang soit de fonction, soit de valeur et d'exploit, cf. J.-P. VERNANT, « La belle mort et la cadavre outragé », p. 45.

14. Sur l'Ἄτη dans les textes homériques, cf. E. R. DODDS, *les Grecs et l'Irrationnel*, chap. « Les excuses d'Agamemnon », p. 11-29.

15. Le rempart qu'Achille entend franchir est le « voile saint du front de Troie » (XVI, 99-100, il compare donc la Troie, la cité inviolée jusqu'à ce jour, à une captive à qui, vainqueur, il arrachera de force son voile. » (P. Mazon, cité par P. SAUZEAU, « l'Iliade », p. 28.

16. Sur le père de la horde primitive, cf. S. FREUD, *Totem et Tabou : Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés*.

des jours sanglants à guerroyer, à lutter contre d'autres hommes, afin de leur prendre leurs femmes. [...] De tous ces trésors, je faisais don à Agamemnon, fils d'Atrée. Lui, resté [à l'] arrière, près des [navires], les prenait, en distribuait [quelques-unes], mais en gardait beaucoup. [...] À moi, seul parmi les Achéens, à moi, il a pris la sienne. Il a ma douce épouse : eh bien ! Qu'il dorme à ses côtés, qu'il jouisse d'elle à sa guise ! » (IX, 315-332).

Son butin confisqué, Achille se sent spolié ; un terrible courroux s'empare de lui, l'incitant à se retirer du combat. Cet acte aura des conséquences néfastes pour l'armée grecque qui avait déclaré la guerre aux Troyens précisément pour une affaire de femmes : le prince Pâris d'Ilion (autre nom de la ville de Troie), séducteur impulsif et serviteur d'Aphrodite, avait enlevé l'incomparable Hélène à son époux légitime Ménélas, roi de Sparte. En somme, la colère d'Achille provient d'une contestation sur la part d'honneur consubstantielle à la jouissance sexuelle qui est à l'origine du conflit entre les Grecs et les Troyens. Et sa vengeance, à savoir l'abstinence de la guerre, répète sous une forme inversée, en négatif, les actions déclenchées (l'expédition militaire contre Troie) à la suite de l'affront similaire subi par Ménélas. Cette concordance nous incite à lire dans l'*Illiade* une concurrence primitive entre mâles autour du pouvoir sexuel. La confrontation au corps à corps ou, pour reprendre l'expression d'Hector, « la danse avec la mort » (VII, 241) est de mise : Achille s'apprête à brandir son glaive pour tuer Agamemnon mais la déesse Athéna, fille de Mêtis (intelligence rusée) et sage conseillère, intervient en substituant au passage à l'acte un défoulement verbal (I, 193-243). De même, lorsque Ménélas, l'époux déshonoré, se jette sur son rival sexuel tel un lion, Aphrodite sauve Pâris en le faisant disparaître derrière un nuage.

On soulignera que la *μῆνις* d'Achille s'inscrit sous le signe de la radicalité et de l'absolu. Ni les excuses d'Agamemnon accompagnées de rançons généreuses, ni l'intervention d'Ulysse, d'Ajax ou de Patrocle, ni les affectueuses paroles de son précepteur Phénix, qui relate sa propre histoire de colère, de rivalité sexuelle avec son père, de castration (stérilité) et de tentation parricide (IX, 435-465) ne le font reculer. Le héros « amateur de la querelle, de guerres et de combats » (I, 177) reste drapé dans la solitude hautaine de son courroux, aussi inflexible que l'implacable Hadès, « de tous les dieux celui que les hommes haïssent le plus » (IX, 158-159). S'il a eu raison de se sentir offusqué par l'acte provocant d'Agamemnon, son inclémence et son intransigeance le placent sous le signe de l'*ἄτη* (IX, 496-518), du manque de réserve et de retenue que les Grecs fustigeaient¹⁷. Achille exagère, amplifie, dramatise, sans doute parce que

17. Cf., par exemple, XXIV, 28-39, où Pâris, égaré par l'*ἄτη*, a commis l'acte condamnable de privilégier Aphrodite au détriment des autres déesses parce qu'elle lui a offert la « douce-luxure » [*μαχλοσύνην ἀλεγεινήν*].

son origine le rapproche des dieux, incarnations de tous les excès et projections des pulsions que les hommes n'osent pas assumer¹⁸.

On insistera sur le fait que la *μῆνις* n'est pas que dépit, ressentiment et rancune ; elle est aussi douleur et souffrance. Achille déclare : « Agamemnon ne saurait convaincre mon cœur, avant d'avoir d'abord entièrement payé l'affront dont souffre mon âme [*θυμάλγεια λώβην*] » (IX, 386-387). « C'est un chagrin atroce [*αἰνὸν ἄχος*] qui m'entre dans l'âme et le cœur quand je vois un homme vouloir [l'ésér] l'un de ses pairs et lui ravir sa part d'honneur, parce que sa puissance lui donne l'avantage. Ce chagrin atroce [*αἰνὸν ἄχος*] est aujourd'hui le mien, alors que j'ai déjà tant [souffert] dans mon cœur [*ἄλγεα θυμῷ*]. » (XVI, 52-55). Selon les Anciens, le nom même d'Achille peut être rapproché d'*ἄχος* [souffrance] et certains linguistes cautionnent cette hypothèse¹⁹.

Dans le contexte culturel de la Grèce archaïque, au sein duquel les larmes des héros ne coulaient que si leur statut dans le groupe était remis en question²⁰, l'affliction d'Achille à cause de la contestation de son *γέρας* – récompense de son excellence sur le champ de bataille – révélait certainement une humiliation sociale. Or, selon une interprétation moins marquée culturellement, sa détresse est celle d'un Narcisse obnubilé par la performance et anéanti s'il n'occupe pas la première place. « À son fils Achille, le vieux Pélée recommandait d'être toujours le meilleur [*αἰὲν ἀριστεύειν*], de surpasser tous les autres » (XI, 783-784). Cet idéal d'*ἀριστεία* inculqué par son géniteur et amplifié par la fierté qu'il tire de son ascendance divine, Achille le pousse jusqu'à son extrême limite. Ce qui n'est pas sans évoquer la « maladie d'idéalité » qui sous-tend toutes les croyances radicales, voire, de manière emblématique, les adolescents, piégés par excellence dans les rets de la logique extrémiste du « tout ou rien » avec son cortège de symptômes de violence intériorisée et/ou extériorisée²¹. Ne l'oublions pas : le sadomasochisme est le revers de la médaille de l'idéalisation et son

18. Sur l'attribution mythique aux dieux des pulsions auxquels l'homme doit renoncer, cf. S. FREUD, « Sur la prise de la possession du feu », p. 193.

19. Cf. P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, s. v. *Ἀχιλλεύς*.

20. Sur ce point, cf. D. ARNOULD, *les Rires et les Larmes dans la littérature grecque d'Homère à Platon*, p. 52-55.

21. La « maladie d'idéalité » est une notion mallarméenne reprise en psychanalyse par J.-Chasseguet-Smirgel (*l'Idéal du Moi : Essai psychanalytique sur la maladie d'idéalité*, Tchou, 1975). Ici, nous suivons la relecture de cette notion par J. KRISTEVA, « L'adolescence, un syndrome d'idéalité », p. 447-478.

22. Faisant une lecture du texte freudien « Psychologie des foules et analyse du Moi », S. de MIJOLLA-MELLOR explique qu'il existe une aliénation du Moi lors du processus d'idéalisation, puisque celui-ci se voit obligé de se déposséder de sa libido narcissique au profit d'objets réellement existants. Il est donc contraint de placer à l'extérieur de lui-même ce par quoi il en est venu à se constituer essentiellement, à savoir l'idéal qui le fonde, et se trouve de plus appauvri en libido. « Alors que l'identification constituait une appropriation des images parentales primitives, l'idéalisation renouvelle la situation de déréliction de l'enfance, "paralyse née du
.../...

exaspération est proportionnelle à l'investissement de l'objet idéalisé²².

2. LA *MHNIS* AGGRAVÉE PAR LA PERTE DE L'OBJET AIMÉ

La réaction d'Achille à la perte de son ami Patrocle dévoile une autre dimension de l'excès et de la démesure indissociables de la *μῆνις*. De tous les deuils évoqués dans l'*Illiade* (deuils de Priam, d'Hécube, d'Andromaque...), celui d'Achille est le plus poignant et le plus furieux : errances solitaires au fil de nuits sans sommeil, cris terribles qui épouvantent Grecs et Troyens, lamentations déchirantes entendues par Thétis du fond de l'océan, provocation directe envers Apollon, violation des règles sacrées de l'hospitalité, tentation suicidaire, délire de vengeance, rage et carnages. Avant de nous pencher plus précisément sur ce déchaînement pulsionnel, qui incite Zeus à redouter que le héros ne « devance le destin » [ὕπερ μῶρον] auquel les dieux eux-mêmes se plient (XX, 30), il nous faut d'abord dire quelques mots de la relation proverbiale entre les deux camarades de guerre.

« Loyal compagnon » [πιστὸς ἐταῖρος] (XVIII, 461), « ami le plus cher » [φίλτατος ἐταῖρος] (XII, 411), « si cher à mon cœur » [τῷ μὲν κεχαρισμένε θυμῷ] (XI, 608), « tête chérie » [ῥθείη κεφαλῇ] (XXIII, 94), « mon autre moi-même » [ἑσὸν ἐμῇ κεφαλῇ] : voilà quelques expressions du texte homérique qui indiquent ce que Patrocle représente pour Achille. Par ailleurs, ce dernier désigne expressément son ami comme « son aîné mais son inférieur par la force », le traite de « fillette » [κούρη νηπίη] lorsqu'il le voit en larmes (XVI, 7) et le pleure comme son fils lorsqu'il meurt (XXIII, 222-223). Patrocle, de son côté, calque son attitude sur celle d'Achille jusque dans sa façon de parler d'Agamemnon (XVI, 268-274), dans sa façon particulière de se taper sur les cuisses (cf. XV, 397 et XVI, 125), de s'approprier son armure et son identité sur le champ de bataille, dans ses accès de colère pouvant conduire jusqu'au meurtre (XXIII, 86-87). Ce comportement fusionnel culmine avec leur intention exprimée de mêler leurs cendres (XXIII, 83). Les anciens (Eschyle, Eschine,

.../...

rapport d'un être surpuissant à un être sans puissance, sans défense" (Freud, 1921c) » (*le Choix de la sublimation*, p. 349-351). « Et là où la sublimation permet une dérivation pulsionnelle, l'idéalisation la bloque (inhibition), en raison du sentiment de démesure de l'objet à atteindre vis-à-vis de la petitesse du sujet qui s'est appauvri en libido au profit de ce qu'il idéalise. C'est donc la fascination inhibitrice ou, le cas échéant, la rage destructrice, qui prendra la place de la réalisation libidinale. » (*Dictionnaire international de la psychanalyse*, s. v. idéalisation) Cf. aussi G. Rosolato (*le Sacrifice : Repères psychanalytiques*, Paris, PUF, 2001) cité par V. DONARD, « La sublimation propre au sentiment religieux », p. 385 : « Plus grande est l'idéalisation, plus intenses sont les désirs de destruction, le plus souvent refoulés, la culpabilité et le péché corrélatifs. »

Platon...) avaient décelé dans cette amitié une composante *pédérastique* – au sens originel du terme, à savoir celui de l'Éros d'un homme accompli [ἐραστής] pour un éphèbe imberbe [παῖς] qu'il est chargé de former, en particulier à la guerre – et initié un débat autour des rôles sexuels des deux hommes qui a perduré jusqu'à nos jours. Dans une veine psychanalytique, Camille Dumoulié écrit : « Comme le rappelle Platon dans le *Banquet*, Patrocle était bien l'amant et Achille l'aimé. Ainsi les dieux honorèrent [Achille] d'autant plus d'avoir suivi son amant dans la mort, d'avoir accompli ce passage au-delà, ce transport furieux que Lacan, retrouvant le sens premier du terme *metaphora*: transport, appelle "la métaphore de l'amour"²³ ».

Nonobstant, il faut souligner dans le texte homérique l'absence d'explicitation quant à la nature précise de cette relation, absence que nous éviterons de considérer comme signe de discrétion et/ou de pudeur de la part du poète ; nous préférons voir là un magnifique pointillé narratif propre à inciter l'imagination à s'enflammer devant l'intensité extraordinaire de ce sentiment innommé, qui ne saurait se comparer avec l'attachement d'Achille à l'égard de Briséis. Il suffit de prêter l'oreille au magnifique vœu du fils de Thétis demandant aux dieux de faire disparaître l'humanité tout entière, à l'exception de lui-même et de son ami : « Ah ! Zeus Père ! Athéna ! Apollon ! Fasse le Ciel que pas un des Troyens, tous autant qu'ils sont, n'échappe à la mort – pas un Argien non plus et que seuls, tous [les] deux, nous émergions de la ruine, afin d'être seuls aussi à [dénouer] le voile saint du front de Troie. » (XVI, 97-100).

De tels liens fusionnels imprégnés d'idéalité et d'absolu ne peuvent que mobiliser des situations régressives et provoquer des réémergences de la perversité polymorphe infantile à dominante narcissique. À l'annonce de la mort de Patrocle, « un noir nuage de douleur aussitôt enveloppe [Achille]. À deux mains il prend la cendre du foyer, la répand sur sa tête, en souille son gentil visage. Sur sa tunique de nectar maintenant s'étale une cendre noire. Et le voici lui-même, son long corps allongé dans la poussière ; de ses propres mains il souille, il arrache sa chevelure ». (XVII, 22-27). S'ils font écho à une expression culturelle du deuil (à en juger par la façon dont le vieux Priam se roule dans la fange en écho à l'outrage subi par le cadavre de son fils), cet avilissement de la beauté légendaire du héros, l'adoption de la position d'un guerrier « gisant sur le sol » [ἔπαι ἐπὶ χθονί] (XVIII, 461) et son assimilation au corps inanimé de Patrocle n'en constituent pas moins un refus de l'abandon et une incorporation fantasmatique de l'objet perdu renvoyant à la phase orale ou cannibale de la libido²⁴.

23. C. DUMOULIÉ, *Fureurs*, p. 19.

24. Cf. Sur l'identification narcissique à l'objet perdu devenant le substitut de l'identification à l'amour de l'objet, cf. S. FREUD, « Deuil et mélancolie » et « Psychologie des foules et analyse du Moi », p. 167-194.

Il n'est donc pas surprenant de découvrir dans le texte homérique que la douleur de la perte entraîne un refus de se nourrir et éveille des désirs de vampirisme et d'omophagie. Désavouant son courroux envers Agamemnon et redirigeant sa colère vers Hector, qui a tué Patrocle – la *μηῆνις* demeure, tout en changeant d'objet, comme si elle obéissait au principe d'une homéostasie psychique²⁵ –, Achille décide de renoncer à son isolement pour regagner les champs de bataille, même s'il continue à s'abstenir de participer aux rites sociaux du banquet et s'obstine à combattre à jeun : « Jusque-là, nulle nourriture ni boisson ne saurait [franchir] ma gorge, alors que mon ami est mort, que, dans ma baraque [sous ma tente], il gît déchiré par le bronze [acéré], tourné vers mon seuil, et qu'autour de lui tous les nôtres pleurent. Rien de ce que tu dis dès lors n'intéresse mon cœur. Il ne songe qu'au meurtre, au sang, aux douloureux sanglots des hommes. » (XIX, 210-214).

L'antagonisme entre douleur et nourriture sera confirmé par Priam et Niobé qui refuseront eux aussi de manger pour « ruminer (digérer) leurs chagrins » [*κήδεα πέσσει*] tant qu'ils sont accablés par le deuil de leurs enfants massacrés (XXIV, 639 et XXIV, 617). Il n'existe nul besoin de s'alimenter lorsque l'on se sent rempli par l'« ingestion » de l'être aimé : « Ah ! Toi aussi, infortuné, toi le plus cher de mes amis, toi aussi, dans ma baraque, tu m'as servi naguère, prompt et diligent, un repas savoureux, aux jours où les Achéens s'empressaient à porter contre les Troyens dompteurs de cavales l'Arès source de pleurs. Et te voilà aujourd'hui sur le sol, le corps déchiré ; et mon cœur se prive d'aliments et des breuvages que je garde dans mes réserves : il a trop de regret de toi [Patrocle]. » (XIX, 315-321). Les propos de Thétis scellent par ailleurs le lien entre l'abstinence alimentaire et l'abstinence sexuelle rattachées au deuil : « Mon fils, jusques à quand rongeras-tu ton cœur à gémir, à te lamenter, sans plus songer à la table et au lit [*εὐνή*] ? Il est bon de s'unir d'amour à une femme. » (XXIV, 128-131). Achille, intransigeant, déclare qu'il soupera uniquement lorsqu'il « aur[a] joui tout son soûl [*τεταρπόμεσθα*]²⁶ de [ses] tristes sanglots » (XXIII, 10-11)²⁷, renvoyant par cet apparent oxymore au fameux *δακρύνειν γέλασσα* d'Andromaque (VI, 484), « la jubilation et les rires à travers les larmes ». L'anorexie et les pleurs constituant une jouissance,

25. Bien que le terme implique des ajustements à la fois topiques, dynamiques et économiques, nous nous focalisons ici sur l'aspect quantitatif des excitations libidinales cherchant à se maintenir stables dans l'appareil psychique (cf. S. FREUD, « Le problème économique du masochisme »).

26. Dans les commentaires de l'édition du texte original que nous utilisons (*Iliade*, t. 3, XXIII, n. 2), H. Monsacré rappelle que le mot *τέρπω* exprime à la fois la jouissance et le rassasiement et qu'il est souvent employé à l'occasion de repas. En conséquence, les pleurs et la douleur sont comme un aliment qui se « mange », se « digère » et procure une satisfaction physique.

27. Cf. XXIII, 98, où Achille rêve qu'il se rassasie/jouit de ses tristes sanglots dans les bras de Patrocle.

il n'est pas malaisé de comprendre pourquoi ils se substituent à la satisfaction charnelle.

La nostalgie de l'objet perdu, si elle prive d'appétit, est également susceptible de réactiver des fantasmes de cannibalisme féroce rappelant l'ambivalence de l'oralité. L'amour naît dans la bouche, mais la haine aussi : « Je voudrais voir ma colère et mon cœur [m'inciter] à découper ton corps pour le dévorer tout cru, après ce que tu m'as fait. » (XXII, 346-347). Voilà ce qu'un Achille enragé déclare à son ennemi juré Hector avant de le dompter de son épée et de réaliser son désir carnivore par canidés interposés : « Ce n'est pas à la flamme que je le veux donner à dévorer, c'est aux chiens. » (XXIII, 182-183). En guise de riposte, Hécube, la malheureuse mère de la victime, hurle qu'elle voudrait « dévorer le foie [de ce héros carnassier (*ὠμωστής* « mangeur de chair crue »)], en [le déchirant] à belles dents » (XXIV, 209-213). En effet, la *μῆνις* d'Achille est dépourvue de limites et surclasse tout autre élan furieux dans le texte homérique. Son deuil mobilise des forces régressives de rage et d'omnipotence, le transformant en un « lion qui, docile à l'appel de sa vigueur puissante et de son cœur superbe, vient se jeter sur les brebis des hommes pour s'en faire un festin » (XXIV, 41-43). En pleine possession de l'*ἄτη*, le héros qui avait songé au suicide sans pour autant passer à l'acte (XVIII, 98-99), convertit son masochisme en sadisme, enchaînant massacres, outrages à cadavres et immolations de chevaux, de chiens et de captifs troyens en hommage à son ami trépassé. Il viole ainsi les codes de l'honneur guerrier, néglige le respect dû aux dieux et illustre *in fine* un débordement spectaculaire par le Ça, rançon d'une idéalité et d'une croyance extrémiste en un amour absolu.

3. LA *MHNIS* STIMULÉE PAR LE DRAME DE LA VIEILLESSE ET DE LA MORT

La passion d'Achille pour l'au-delà de l'ordinaire l'incite à croire ardemment qu'il existe également et surtout une sublimité auréolant la mort. La fureur du héros sur le champ de bataille est excitée non seulement par la colère due à la perte de son double narcissique, mais aussi par sa révolte contre la perspective d'une mort sans éclat.

Lorsque sa mère le prévient que, s'il venge le trépas de Patrocle, il mourra peu après, Achille se montre prêt à sacrifier sa vie à condition d'exceller en semant le deuil chez l'ennemi : « La mort, je la recevrai le jour où Zeus et les autres dieux immortels voudront bien me la donner. Le puissant Héraclès lui-même n'a pas échappé à la mort ; il était cher entre tous cependant à messire Zeus, fils de Cronos ; mais le destin l'a vaincu, et le courroux cruel d'Héra. Eh bien donc ! Si un même destin m'est fixé, on me verra gisant sur le sol, à mon tour, quand la mort m'aura atteint. Mais aujourd'hui j'entends conquérir une

noble gloire [*κλέος ἐσθλόν*] et que, grâce à moi, plus d'une Troyenne et d'une Dardanide [...], essuyant des deux mains les larmes coulant sur ses tendres joues, [fondent] en longs sanglots, et qu'alors toutes comprennent qu'elle a assez longtemps duré, mon absence de la bataille.» (XVIII, 117-122).

Le héros furieux semble s'obstiner à dispenser la mort parce qu'il songe à l'inéluctabilité de son propre trépas, comme si l'atroce conscience de ses limites devait s'inverser en démonstration de toute-puissance. Lorsqu'un guerrier victime de sa *μῆνις* le supplie d'épargner sa vie, Achille, impitoyable, lui rétorque avant de le transpercer de son épée : « Va, mon ami, meurs à ton tour. Pourquoi gémir ainsi ? Patrocle est bien mort, qui valait cent fois [mieux] que toi. Moi-même, tu le vois, je suis beau, je suis grand, je [suis issu] d'un noble père, une déesse fut ma mère : et néanmoins la mort [plane au-dessus de ma tête ainsi qu'un] impérieux destin. Un matin viendra – un soir, un midi – où quelqu'un au combat m'arrachera à moi aussi la vie, en me touchant soit de sa [lance] soit d'un trait jailli de son arc. » (XXI, 106-113).

On se souviendra ici qu'au début de l'*Illiade*, Achille avait revendiqué la récompense annexe de la gloire, la *τιμή* [l'honneur], en guise de dédommagement et de consolation pour le caractère tragiquement éphémère de son existence : « Ô mère, si tu m'as enfanté pour une vie trop brève, que Zeus Olympien qui tonne sur les cimes me donne au moins la *τιμή* ! » (I, 332-334). Il se contredit par la suite lorsqu'il affirme qu'il possède également l'option de la longévité : « Deux destins vont, m'emportant vers la mort qui tout achève, si je reste à me battre ici autour de la ville de Troie, c'en est fait pour moi du retour [*νόστος*]; en revanche, une gloire impérissable [*κλέος ἄφθιτον*] m'attend. Si je m'en reviens au contraire dans la terre de ma patrie, c'en est fait pour moi de la noble gloire [*κλέος ἐσθλόν*]; une longue vie, en revanche m'est réservée, et la mort, qui tout achève, de longtemps ne saurait m'atteindre. » (IX, 400-416).

Les paroles de Sarpédon, l'alter ego d'Achille dans le camp troyen²⁸, explicitent le choix héroïque du combat et expliquent indirectement ledit renoncement à la *νόστος* [retour à la patrie] qui constituera le thème de l'*Odyssee* : « Si échapper à cette guerre nous permettait de vivre éternellement sans que ne nous touchent ni la vieillesse ni la mort, ce n'est certes pas moi qui combattrais au premier rang ni qui t'expédierais vers la bataille où l'homme acquiert la gloire. Mais puisqu'en fait, quoi qu'on fasse, les déesses du trépas sont là, embusquées, innombrables, et qu'aucun mortel ne peut les fuir ni leur échapper, allons voir si nous donnerons la gloire à un autre ou bien si c'est un autre qui nous la donnera. » (XII, 322-328).

28. Sur les affinités entre Achille et Sarpédon, cf. J.-P. VERNANT, « La belle mort et le cadavre outragé », p. 51.

Voilà la vérité qui éclate à présent devant nous : on n'accepte pas de risquer « absurdement » sa vie pour se hausser parmi les héros, mais on atteint l'héroïsme précisément parce que l'on est condamné par la faucheuse et voué aux irréparables flétrissures de l'âge. « Puisque ces mystères nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs », écrivait Jean Cocteau : le guerrier met en effet en scène les circonstances de son départ et dépasse « idéalement » sa condition humaine en s'affranchissant de la mort forcée, imposée, subie et en se soustrayant à la sénescence dont le mythe de Tithon, immortel mais éternellement vieillissant, rappelle le drame. La « gloire impérissable » n'est rien d'autre que la rançon flamboyante d'une existence destinée à finir en ombre évanescence au royaume de l'Hadès. « Il n'est rien pour moi, qui vaille la vie [ψυχῆς ἀντάξιον], pas même les richesses naguère acquises par la bonne ville d'Ilion » (IX, 401-402) déclare Achille, dont l'ombre proferera également dans l'*Odyssée*, ces propos lancinants qui avaient retenu l'attention de Freud²⁹ : « J'aimerais [mieux vivre en serviteur chez un pauvre fermier, dans la misère,] que régner sur ces morts, sur tout ce peuple éteint ! » (XI, 489-491).

En conséquence, par son choix radical et intransigeant de la « vie brève », Achille incarne l'archétype du Héros, à savoir le guerrier accompli qu'une séduisante hypothèse étymologique [ἥρωας] associe au « temps propice », à la « saison par excellence riche de tous les épanouissements » [ῥοα]³⁰, alias la jeunesse, que les Grecs se plaisaient à diviniser et à représenter sous les traits gracieux d'Hébé [Ἥβη]³¹. Aux antipodes de l'hypothèse freudienne selon laquelle le Héros brave tous les dangers parce qu'il ignore dans son inconscient hédonophile la négativité de la mort³², Achille affiche une connaissance

29. « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », p. 33.

30. Sur l'association entre l'ἥρωας (héros), l'ῥοα (la belle saison) et Ἥρα (Héra ; cf. Héraclès < κλέος d'Ἥρα « Gloire d'Héra »), cf. P. SAUZEAU, « l'*Iliade* », p. 26-27.

31. Sur la notion de l'ἥβη dans le corpus homérique (désignant la vigueur, la virilité et l'éclat du guerrier plutôt qu'une classe d'âge précisément définie), cf. J.-P. VERNANT, « La belle mort et le cadavre outragé », p. 59 sq. S'agissant de la conception du monde grec antique (en particulier classique et préhellénistique) en tant que *Youth Culture*, cf. l'article de G. DEVEREUX, « La pseudo homosexualité grecque et le "miracle grec" ».

32. Cf. S. FREUD, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », p. 36. Il faut souligner que Freud se réfère surtout à l'héroïsme instinctif et impulsif. On pourrait éventuellement chercher une représentation du déni de la mort dicté par l'inconscient (« Y peut rien t'arriver », *ibid.*) dans l'extrait de l'*Iliade* au cours duquel Athéna, revêtant les traits du frère d'Hector, incite ce dernier à combattre Achille et à ne plus le fuir en lui faisant perfidement miroiter l'espoir qu'il pourrait le vaincre (XX, 243-246). La volonté d'Hector de fuir son rival malgré toute sa vaillance peut être ramenée à une conscience lucide dictant au héros de ne pas vouloir risquer sa vie en se confrontant à un rival incontestablement plus fort, alors que la fulgurance trompeuse d'Athéna peut être assimilée à l'émergence d'un élan pulsionnel surgissant de l'inconscient et éclipsant toute croyance dans la mort.

33. Sa mort imminente lui est annoncée à la fois par sa mère, par son cheval immortel et par Hector mourant.

34. *Ibid.*, p. 28.

atrocement lucide (non « refoulée ») de son destin³³. Si bien que sa détermination de « risquer la mise suprême³⁴ » pour conquérir la noble gloire doit plutôt être « écoutée » comme un désir de réalisation autosacrificielle et d'accomplissement vital de soi propres à la démarche sublimatoire non répressive et librement choisie au nom d'un plaisir et d'un gain s'inscrivant dans la durée³⁵.

4. LA ΜΗΝΙΣ TRANSFIGURÉE PAR LE CHANT ET LE SOUVENIR

Achille n'est pas seulement le plus illustre des guerriers et l'incarnation la plus pure du Héros ; il est aussi l'unique personnage de l'*Iliade* à être associé à la voix poétique : « Son cœur se plaît [*φρένα τερόμενον*] à toucher [les cordes] d'une cithare sonore [...] tandis qu'il chante les exploits des héros [*κλέα ἀνδρῶν*]. » (IX, 185-189). Cette activité qui reprend celle du poète-aède ne peut que faire écho au destin qu'Achille envisage pour lui-même : être glorifié et demeurer à jamais dans les mémoires. On décèle ici l'aspect ultime de l'idéalité intransigeante d'Achille : son Éros absolu de l'immortalité.

On soulignera que le fils de Thétis devient aède précisément au moment où il est accablé par la tristesse due à l'affront d'Agamemnon et que pour décrire ses émotions, il se sert du verbe *τέρω/τέρομαι* [trouver une pleine satisfaction de son désir] que nous avons rencontré plus haut, décrivant la volupté procurée par l'« ingestion » des pleurs et des larmes. L'association souffrance-épopée-plaisir permet de plaider pour une allusion du texte homérique à la fonction réparatrice de la poésie³⁶. « Les idées sont les succédanés du chagrin », d'après la *Recherche* de Proust. Les aèdes répareraient, et ce sera leur seule autre émergence dans le récit, afin de se lamenter devant le corps inanimé d'Hector : le deuil et la douleur sont au cœur du chant poétique. Et, pour boucler la boucle, la belle Hélène énoncera le présupposé de l'épopée en ces termes : « Zeus nous a [alloué un rude] destin [*κακὸν μόρον*], afin que nous soyons plus tard chantés [par les] hommes à venir [*ἀοιδιμοὶ ἔσσομένοι*]. » (VI, 357-358). La mémoire collective se plaira donc à retenir des épreuves lugubres, analogues à celles figurant sur la toile tissée par Hélène (III, 125-128).

Si l'on suit cette logique jusqu'au bout, on peut soutenir que la *μήνις* d'Achille, cet affect funeste ancré dans le corps, est destinée à se liquider et à se transfigurer en *ἔπος*, c'est-à-dire en parole épique, et à se dissoudre dans le

35. Sur le lien entre l'héroïsme et (la notion freudienne révisée de) la sublimation, cf. S. de MIJOLLA-MELLOR, *le Choix de sublimation*, p. 385-396 et *la Mort donnée*, p. 201-217.

36. Sur cette fonction de la poésie dans l'*Odyssée*, cf. K. ARVANITAKIS, *Ψυχανάλυση και Όμηρικά Έπη*, p. 74-118.

plaisir [*τέρψις*]: partage de jouissance entre le poète-aède et ses auditeurs, amour transférentiel similaire à celui qui relie l'analyste et l'analysant pariant sur la transsubstantiation de la sensorialité toxique en verbe libérateur, catharsis aristotélicienne issue de la représentation d'une pulsionnalité qui serait abhorrée si elle était éprouvée à l'état pur, primaire, non poétisé. La *μῆνις*, le mémorable premier mot et sujet de l'*Iliade*, deviendra, grâce au chant poétique, *μνήμη*, mémoire, mémorisation³⁷ et, à en croire Heidegger qui rappelle l'étymologie du mot grec *ἀλήθεια* « absence d'oubli » pour décrire la vérité, dévoilement [*Unverborgenheit*] de l'essence de l'Être³⁸.

CONCLUSION

Nulle analyse ne peut épuiser la richesse exceptionnelle du personnage d'Achille et encore moins celle de l'*Iliade* qui, à travers le sujet manifeste de l'héroïsme, pose, pour reprendre l'expression de Nietzsche, « un grand point d'interrogation à l'endroit du plus grand sérieux » : la mort. Parmi les multiples angles d'approche de ce héros archétypique de la poésie épique, nous avons choisi celui qui, à nos yeux, éclaire de la manière la plus cohérente ses paroles et ses actes : la passion pour l'absolu et l'idéalité paroxystique qui sont à l'origine de sa *μῆνις* légendaire, alias son obsession de la jouissance de l'Autre puisque la sévérité qui sous-tend l'idéalité commande : *il faut jouir de quelque façon que ce soit, y compris celle qui n'existe pas!* Si nous avons qualifié ce trait d'union psychologique de « mythe », c'était pour mettre en exergue la transcendance de sa dimension individuelle, son articulation avec le collectif et son extension dans le temps.

En guise d'ultime réflexion, mentionnons que la cohésion dudit mythe et la finesse de son élaboration nous incitent à prendre parti sur la fameuse question de l'existence réelle d'Homère. Si l'*Iliade* aborde des thèmes issus d'une tradition immémoriale, qui puise dans un trésor de formules et de canevas remontant aux temps mycéniens voire à un héritage indo-européen encore plus ancien, les subtilités et les raffinements de sa construction – parmi lesquelles l'éclipse narrative de la mort d'Achille pourtant constamment annoncée – ne peuvent provenir d'une simple interaction entre des aèdes fêrus d'improvisions et un auditoire d'élite ; elles procèdent nécessairement d'un génie d'envergure intemporelle. Notre émotion immédiate et profonde au contact de ces vers

37. Sur le lien – probablement étymologique aussi – entre la *μῆνις* et la *μνήμη*, cf. C. DUMOULIÉ, *Fureurs*, p. 23-24.

38. Sur le paradigme grec de la vérité et Heidegger, cf. V. P. CHRISTOPOULOU, « La question de vérité historique a-t-elle une forme spécifique en histoire de la psychanalyse ? », p. 51.

anciens, pourtant privés de leur musique, de leur contexte, et dont nous ne pouvons percevoir qu'un écho affaibli, nous incite à ériger Homère en Père de « la horde primitive » des affects.

Nicolas EVZONAS
36-38, rue Saint-Paul
75004 Paris
nicolas.evzonas@gmail.com

Je tiens à remercier Mme Anne Lavédrine qui a revu mon manuscrit et M. Camille Dumoulié dont les « salutaires » Fureurs ont puissamment alimenté ma réflexion autour de la μῆνις; c'est pourquoi je lui dédie cet article.

BIBLIOGRAPHIE

- ARNOULD, D., *le Rire et les Larmes dans la littérature grecque d'Homère à Platon*. Paris : Les Belles Lettres, 1990.
- ARVANITAKIS, K. I., *Ψυχανάλυση καὶ Ὀμηρικὰ Ἔπη* [Psychanalyse et Épopées homériques]. Athènes : Ikaros, 2008.
- BIRRAUX, A., « Adolescent (Psychopathologie de l') ». In KAUFMANN, P. (dir.), *l'Apport freudien : Éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*. Paris : Bordas/VUEF, 2003, 7-13.
- BIRRAUX, A., « Prométhée ou le devenir adulte ». *Revue française de psychanalyse*, vol. 2/2013, n° 77, p. 392-401.
- CHANTRAINE, P. *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*. Paris : Klincksieck, 1999.
- CHRISTOPOULOU, V.-P., « La question de vérité historique a-t-elle une forme spécifique en histoire de la psychanalyse ? ». *Topique*, 2007/1, n° 98, p. 49-61.
- DEVEREUX, G., « La pseudo homosexualité grecque et le "miracle grec" » (1979). In *Bibliographie des publications de Georges Devereux*, disponible sur <http://www.ethnopsychiatrie.net/actu/homo.htm>, p. 1-19.
- DODDS, *les Grecs et l'Irrationnel* (1959). Paris : Flammarion, 1977, chap. I : « Les excuses d'Agamemnon », p. 11-36 et chap. II : « De civilisation de honte à civilisation de culpabilité », p. 37-70.
- DONARD, V., « La sublimation propre au sentiment religieux ». In MIJOLLA-MELLOR, S. (dir.), *Traité de la sublimation*, Paris : PUF, 2012, 376-394.
- DUMOULIÉ, C., *la Fureur : De la fureur du sujet aux fureurs de l'Histoire*. Paris : Économica-Anthropos, 2012, chap. « La fureur épique », p. 16-25.
- FREUD, S., *Totem et Tabou : Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés* (1912-1913). Paris : Gallimard, 1993.

- FREUD, S., « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort » (1915). In *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot, 1997, p. 7-40.
- FREUD, S., « Psychologie des foules et analyse du Moi » (1921). In *Essais de psychanalyse* (cf. la réf. précédente), p. 117-217.
- FREUD, S., « Le problème économique du masochisme » (1924). In *Névrose, Psychose et Perversion*. Paris : PUF, 1973, p. 287-298.
- FREUD, S., « Sur la prise de possession du feu » (1932). In *Résultats, Idées, Problèmes*, t. 2. Paris : PUF, 1985, p. 191-196.
- FREUD, S., « Deuil et mélancolie » (1917). In *Métopsychoanalyse*. Paris : Gallimard, 1968, p. 145-171.
- GRIMAL, P., *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*. Paris : PUF, 1951.
- HARRUS-RÉVIDI, G., *Psychanalyse de la gourmandise*. Paris : Payot & Rivages, 2003, chap. V : « Dionysos : cannibalisme et inceste alimentaire », p. 103-115.
- HOMÈRE, *Odyssée*, 3 vol. Paris : Les Belles Lettres, 2007.
- HOMÈRE, *Illiade*, 3 vol. Paris : Les Belles Lettres, 2007.
- KRISTEVA, J., « Le roman adolescent » (1986). In *les Nouvelles Maladies de l'âme*. Paris : Fayard, p. 165-186.
- KRISTEVA, J., « L'adolescence, un syndrome d'idéalité ». In *la Haine et le Pardon*. Paris : Fayard, 2005, p. 447-478.
- KRISTEVA, J., *Cet incroyable besoin de croire*. Paris : Bayard, 2007.
- Libres Cahiers pour la psychanalyse*, automne 2010, n° 22 (« Jouer avec le feu »).
- MARCUSE, H., *Éros et Civilisation* (1955). Paris : Les Éd. de Minuit, 1963, chap. VIII : « Les images d'Orphée et de Narcisse », p. 142-152.
- MIJOLLA-MELLOR (de), S., *le Besoin de croire*. Paris : Dunod, 2004.
- MIJOLLA-MELLOR (de), S., *le Choix de la sublimation*. Paris : PUF, 2009.
- MIJOLLA-MELLOR (de), S., *la Mort donnée : Essai de psychanalyse sur le meurtre et la guerre*. Paris : PUF, 2011, chap. « La mort glorieuse », p. 201-217.
- PARRY, M., « The Study of Homeric Style ». In *The Making of Homeric Verse : The Collected Papers of Milman Parry*. Oxford University Press, 1971.
- SAUZEAU, P., « L'Illiade » (chants XI-XXIV). In BELLOSTA, M.-Chr. (dir.), *l'Héroïsme : Un thème, Trois Œuvres : « L'Illiade », « La Vie du roi Henry V », « La Chartreuse de Parme »*, Paris : Belin, p. 7-94.
- TOUCHEFEU, Y., « L'héroïsme dans l'Illiade : la profondeur mélancolique d'une lumineuse évidence ». In *APLG-Cnarela (Association des Professeurs de latin et de grec de l'Académie de Nantes)*, disponible sur <http://aplg.pagesperso-orange.fr/iliade.htm>, p. 1-19.
- VERNANT, J.-P., « Panta kala. D'Homère à Simonide » (1979). In *l'Individu, la Mort, l'Amour : Soi-même et l'Autre en Grèce ancienne*. Paris : Gallimard, 1989, p. 91-101.
- VERNANT, J.-P., « Mort grecque mort à deux faces » (1981). In *l'Individu, la Mort, l'Amour* (cf. réf. précédente), p. 81-89.
- VERNANT, J.-P., « La belle mort et le cadavre outragé » (1982). In *l'Individu, la Mort* (cf. réf. précédente), p. 41-79.
- VERNANT, J.-P., « La tragédie d'Hector » (1984), Préf. In HOMÈRE, *Illiade* (cf. référence *op. cit.*), p. VII-XIV.
- VERNANT, J.-P., « La "belle mort" d'Achille » (1996), Préf. In HOMÈRE, *Illiade* (cf. référence *op. cit.*), p. XVII-XXIV.

VERNANT, J.-P., *la Mort héroïque chez les grecs*. Nantes : Éd. Pleins Feux, 2001.

VIDAL-NAQUET, P., « La guerre, la mort et la paix ». In *le Monde d'Homère*. Paris : Perrin, 2002, p. 61-74.

Nicolas Evzonas – *Achille, un héros homérique épris d'absolu*

Résumé : La présente contribution explore à partir du texte original en grec ancien le personnage d'Achille dans l'*Iliade* d'Homère, œuvre-matrice de la conception occidentale de l'héroïsme. L'auteur décèle un trait d'union psychologique reliant les paroles et les actes du plus valeureux des guerriers de l'Antiquité, qu'il érige en mythe et qu'il nomme « l'Éros de l'absolu ». L'idéalité paroxystique qui sous-tend ledit mythe est à l'origine de la *μῆνις* légendaire d'Achille, à savoir la colère déferlante déclenchée par la contestation de sa préséance, aggravée par la perte de son compagnon de guerre, stimulée par le drame de la vieillesse et de la mort et enfin transfigurée par le chant et le souvenir. Homère s'avère *in fine* le Père de la « horde primitive » des affects.

Mots-clés : Homère – *Iliade* – Achille – Mythe psychologique – Éros de l'absolu – *μῆνις* – Idéalité – Narcissisme – Sodomasochisme – Deuil – Cannibalisme – Jeunesse – Mort.

Nicolas Evzonas – *Achilles, the Homeric Hero with a Taste for the Absolute.*

Abstract : This article explores the character Achilles, as presented in the original ancient Greek text of Homer's *Iliad*. Homer's poem is the literary matrix of the Western conception of heroism and this paper sheds light on the psychological connection binding the words and acts of the most valiant of warriors in Antiquity, posited here as a myth and referred to as the 'Eros of the Absolute.' The paroxysmal ideality underlying this myth lies at the origin of Achilles's legendary *μῆνις*, i.e. the overwhelming rage unleashed by contestation of his precedence, made worse still by the loss of his companion in arms, intensified by the tragedy of ageing and death and finally transfigured through song and remembrance. Homer may thus be seen as the Father of the 'primitive horde' of affects.

Key-words : Homer – *The Iliad* – Achilles – Psychological Myth – The Eros of the Absolute – *μῆνις* – Ideality – Narcissism – Sado-masochism – Bereavement – Cannibalism – Youth – Death.